

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 9 (1911-1912)

Artikel: L'inconnue
Autor: Traz, Robert de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-748852>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'INCONNUE

Rencontrant dernièrement mon ami P. qui revenait de sa cure annuelle, je lui demandai comment s'étaient passées ses trois semaines. Tout de suite, et comme malgré lui, il murmura :

— Ah mon cher, il m'est arrivé là-bas quelque chose de si étrange . . .

— Quoi donc ?

P. haussa les épaules. Mais je le pressai. Il me parla de son médecin, de la température excessive . . . ensuite brusquement se décida :

— Un jour, accablé de chaleur et de fatigue, j'étais remonté dans ma chambre, au troisième étage de l'hôtel, et je m'étais étendu sur mon lit. Je ne sais depuis combien de temps je dormais lorsque mon sommeil, obscur et lourd, finit par s'alléger. Emergeant du chaos, ma conscience, encore indécise, me présenta des images agréables. Tandis qu'une vague satisfaction courait à travers mon être, je me sentais baigné dans une demi clarté, et j'affleurais au réveil, mais je ne me réveillais pas . . .

Peu à peu, et tout en rêvant, je perçus la raison de mon bonheur confus. Elle était musicale. Dans mon sommeil, j'entendais une voix qui chantait. Cette voix, mon cher, était merveilleuse. Je faisais de grands efforts pour mieux l'entendre, et j'arrivais à reconnaître le contour de la mélodie et presque l'inflexion des paroles, qui me parurent étrangères. Mais je sentais aussi, et je ne pouvais discuter cette conviction, que si je m'efforçais davantage j'allais me réveiller, et que ce serait la fin de l'enchantement. Aussi, quand la voix devenait plus distincte, je m'obligeais à redescendre dans les profondeurs du songe où elle ne me parvenait plus que voilée.

Mais alors, ce que je perdais en sonorité, je le gagnais en suggestion. Ces vagues accords faisaient naître dans mon imagination des félicités incomparables . . . Il s'agissait d'une femme, que je voyais mal, mais dont la beauté néanmoins me ravissait. Et cette femme m'aimait. Elle ne me le disait pas, mais j'en étais sûr, je le savais de toujours. Et moi je l'avais longuement attendue, sans m'en douter. Ce rêve enfin nous réunissait. Sans parvenir à voir son visage, je la sentais tout près de moi, parlant

et soupirant. C'était d'elle que venait cette extraordinaire musique, à la fois langoureuse et sauvage, par laquelle s'exaltait notre amour, si longtemps différé.

A ce moment, des gens passèrent dans le corridor, en causant à haute voix, et rompirent mon sommeil. Je sentis avec angoisse ma vision disparaître et cette adorable femme s'effacer... Mais, tandis que je revenais au jour, j'entendais toujours plus nettement le chant étrange. J'étais éveillé, et je l'entendais encore. La voix était donc réelle. Mais elle cessa tout à coup, sur un accord brusque.

Je demurai quelques secondes stupéfait. La musique m'avait semblé venir du second étage, par les fenêtres ouvertes. Je courus au balcon. L'hôtel étalait sous moi sa longue façade aux stores baissés à cause du soleil. Rien ne me renseigna.

Je sonnai la femme de chambre et je lui demandai qui venait ainsi de jouer du piano et de chanter.

— Monsieur n'a pas pu dormir? interrogea cette fille.

— Répondez-moi donc...

— Eh bien, ce doit être les Russes qui sont arrivés ce matin.

Elle me dit leur nom, les... Mais à quoi bon te le répéter! Comprends-tu seulement à quel point ce rêve m'avait impressionné?

Le soir, je demandai au maître d'hôtel pourquoi ces gens ne dînaient pas dans la salle à manger. Il me fut répondu qu'ils prenaient leurs repas au restaurant. Et je résolus de les imiter.

* *

Le lendemain donc, à l'heure du déjeuner, je vis mes Russes. Ils étaient trois, deux hommes et une femme. Les hommes se ressemblaient: gros, barbus, avec des regards insolents et des poings énormes. La femme, ah, mon cher: la femme était plus grosse encore, une figure blanche aux yeux baissés, mal coiffée et pas bien jeune. J'en aurais pleuré! Je me moquai de moi-même âprement. Comment avais-je pu me laisser prendre à un pareil enfantillage? Qu'avais-je donc imaginé? Et que cette femme me paraissait donc déplaisante!

Les trois Russes ne firent d'ailleurs aucune attention à moi. Ils disparurent de bonne heure, et je décidai de réintégrer l'ordinaire salle à manger, sous l'œil surpris du maître d'hôtel.

* *

Quelques jours se passèrent. Je ne pensais plus qu'à ma cure, et je supputais avec impatience le nombre de bains qu'il me restait à prendre. Or figure-toi qu'une nuit, je me réveillai en sursaut, tremblant d'une émotion dont j'ignorais la cause. Je l'appris bien vite. D'en bas, du second étage, par les fenêtres ouvertes, montait la même voix mystérieuse qui me donnait les frissons de la fièvre et de l'ivresse.

Je me soulevai pour mieux l'écouter et la comprendre enfin, mais un sommeil bizarre me rejeta sur l'oreiller, et, encore une fois, je ne l'entendis plus qu'à travers un voile. Mais, encore une fois aussi, j'eus le sentiment d'une femme qui venait à moi, qui tendait à moi du fond de mon rêve, en me criant son amour d'une façon toujours plus passionnée et plus terrible. Et je compris que, non seulement elle m'aimait — et avec quelle indiscutable certitude! — mais encore qu'elle se plaignait, qu'elle me suppliait. Par son désespoir, je découvrais qu'elle était prisonnière, en butte à je ne sais quelle persécution que j'ignorais. Elle courait des risques inexplicables, peut-être même le risque d'une mort affreuse et secrète. Elle réclamait mon secours... Et tout en la serrant contre moi, sans jamais voir ses traits, je m'exaltai, je me préparai à l'héroïsme, j'aspirais à un bonheur tragique dont je voulais être digne et dont l'approche me secouait tout entier. Ensuite, je tombai dans l'abîme noir du sommeil sans images.

Le lendemain, comme bien tu penses, je me raisonnai. Certes, je venais de rêver deux fois la même chose, mais il était fou d'établir un rapport entre ces deux rêves et la grosse Russe qui chantait sous mon balcon des airs de son pays. Hélas, ce raisonnement ne me satisfaisait pas. J'avais beau user de la dialectique la plus sensée, je conservais un doute, qui me charmait, et mon illusion me paraissait tenir par quelque point à la réalité. Tout à coup, j'eus l'idée qu'il y avait une seconde femme dans l'appartement des Russes. qu'elle était jeune, belle, et que c'était

elle qui chantait, elle qui m'aimait et que j'aimais. En effet, mon rêve ne m'avait jamais révélé son visage. Et je me raccrochai à cette idée, éperdument.

Je questionnai le concierge. Il me détrompa tout de suite. Non, les Russes n'étaient que trois. Je ne savais plus que penser. Le soir, je me trouvais dans le hall à lire un journal, lorsque tout à coup je découvris ces trois personnages que je n'avais pas encore revus, assis à quelque distance de moi. Mon cœur se mit à battre stupidement. Le souvenir de la nuit précédente me revint à l'esprit dans tous ses détails. Je fus vaincu par son évidence. Cette femme qui m'avait attendu durant des années, et que j'avais attendue sans le savoir, elle était là, tout près, et me tournant le dos. Nous ne nous étions jamais rien dit, nous ne nous étions jamais rencontrés en face, et pourtant *nous nous aimions*. De quel amour enflammé, je me le rappelais d'après mon rêve. Et je me rappelais aussi le bonheur que j'avais éprouvé auprès d'elle, un bonheur total, différent de tout ce que j'avais connu jusqu'alors. Comprends-tu? Des échos vagues de son chant me revenaient à la mémoire, pour confirmer que tout cela était vrai.

Et soudain, je blêmis. Car ce chant qui avait traversé mon sommeil, en disant son amour avait réclamé mon appui. Je savais qu'elle était prisonnière et qu'il me fallait la délivrer. Ces deux hommes étaient donc ses bourreaux! Je devais sans tarder davantage profiter du hasard inouï qui nous avait rejoints. Mais comment? J'étais affolé...

A ce moment, les trois Russes se levèrent et se dirigèrent vers la sortie. Ils allaient passer près de moi. Je lâchai mon journal et froidement je les attendis. La femme marchait devant, forte, vêtue de noir, les yeux toujours baissés dans son visage immobile. Mais comme elle longeait ma table, ses paupières se levèrent, et elle me regarda: un long regard sombre, où je reconnus le visage de mon rêve, que je n'avais pas vu. Un regard anxieux, désolé, suprême, et qui se voila presque immédiatement.

Toute la nuit, j'errai dans ma chambre, bouleversé par l'émotion. Le lendemain, en interrogeant le tableau des voyageurs, je m'aperçus que le nom des Russes n'y figurait plus. Le concierge me dit qu'ils venaient de partir, de très bonne heure, sans

donner d'adresse. Il croyait toutefois se rappeler qu'ils habitaient Odessa . . .

* * *

P. passa la main sur son front et, après un silence:

— N'est-ce pas que c'est bizarre, fou . . . ? Dois-je croire un rêve, des coïncidences? Ou bien, pour faire l'esprit fort, dois-je renoncer à un amour unique, et abandonner une malheureuse que j'adore maintenant . . . ? Je sens toujours sur moi son douloureux regard qui m'appelait à son aide . . . Que me conseilles-tu?

J'observai P. avec une certaine inquiétude, puis je lui répondis franchement:

— Je te conseille de faire une seconde cure, ailleurs . . .

ROBERT DE TRAZ

□ □ □

MOURIR . . .

M'en aller un matin, quand les jardins sont roses,
Sous le flot délicat des floraisons décloses,
M'en aller au parfum flottant des roses thé,

Tandis que, dans ta main, ma main pâle se glace,
Et que le vent léger qui dans la chambre passe
M'apporte un lent adieu des choses de l'été.

Fermer mon âme aussi doucement qu'une fleur,
Mettre dans mes yeux las tout l'amour de mon cœur,
Les garder sur les tiens, si longtemps que s'y joue

Le feu triste et profond des yeux qui vont mourir,
Et, suprême frisson, frisson dernier, — sentir —
Une larme de toi s'écoulant sur ma joue!

BERTHE KOLLBRUNNER-LEEMANN

*

Mme Berthe Kollbrunner vient de publier, chez A. Eggimann & Cie., à Genève, un volume intitulé „*L'Heure brève*“ dont nous parlerons dans notre prochaine revue des „livres à lire“.

□ □ □